

Rêver sous le capitalisme

Le titre de cet article est également celui d'un film, réalisé par Sophie Bruneau. Des témoins y racontent la colonisation de leurs nuits par les réalités vécues au travail.

Gérald Hanotiaux (CSCE)

Ensemble ! garde les yeux et les oreilles grands ouverts sur les œuvres, de toutes les disciplines, qui rejoignent nos préoccupations concernant le monde du travail, et plus largement les réalités sociales de notre pays. Dans cette perspective, le titre du film de Sophie Bruneau, « *Rêver sous le capitalisme* », a de suite vivement retenu notre attention.

Le déclic originel

Il y a quelques années, Sophie Bruneau lit le livre de Charlotte Beradt, « *Rêver sous le Troisième Reich* ». Un choc. L'auteure y présente de nombreux récits de rêves, récoltés en Allemagne entre 1933 et 1939. Charlotte Beradt est une juive allemande, mais elle dira avoir fait ce travail en tant qu'opposante politique et non en tant que « juive récemment désignée comme telle ». En 1939, elle part en exil avec son mari, d'abord en Angleterre ensuite à New-York. Elle y ouvre un salon de coiffure, où elle rencontre Hannah Arendt, qui la fera travailler comme traductrice et l'encouragera à sortir du placard son travail des années trente, pour le contextualiser dans une analyse sur le totalitarisme (1). De son matériau de base, elle avait tiré un article en 1943, puis plus rien, jusqu'à la sortie de son livre en 1966. Elle est alors âgée de soixante-cinq ans.

Dans cet ouvrage nous est narrée la manière dont le totalitarisme nazi a progressivement colonisé tous les espaces : les institutions allemandes bien entendu, mais également l'espace public, les lieux de travail, de détente, ensuite les espaces privés... Certains ont envisagé comme étant

préservé, durant la nuit, l'espace des cerveaux des individus en sommeil. Robert Ley, par exemple, dirigeant de l'organisation du Reich, a déclaré à l'époque ceci : « *La seule personne en Allemagne qui a encore une vie privée est celle qui dort* » (2). Charlotte Beradt nous prouve l'implacable réalité : les méfaits du totalitarisme du III^{ème} Reich étaient plus profonds encore que dans les conceptions de ses dirigeants.

Après la lecture de cet ouvrage, Sophie Bruneau entreprend de découvrir les réalités des rêves sous nos latitudes, au sein du régime capitaliste

Cette actualité rend donc plus pertinent encore cet intérêt : de quoi sont donc peuplées les nuits des travailleurs en Belgique ?

Douze rêveurs racontent

« *Je travaillais, c'était une fin d'après-midi. Puis la nuit commençait à tomber, ça devait être en hiver, je me suis aperçu que quelques collègues s'étaient transformés... Enfin en tout cas dans mon rêve ils ressemblaient presque plus à des morts-vivants qu'à des collègues. Ils étaient complètement transformés et ils étaient lents, donc ça me laissait quand même une certaine liberté. (...) Je me suis rendu compte que je pouvais ouvrir*

**Je lis « *Rêver sous le troisième Reich* »
et là, je prends une véritable claque !**

contemporain. L'actualité de notre gouvernement est faite de multiples réformes dont le but est de déstructurer notre sécurité sociale, de détruire la protection des travailleurs, et de précariser toujours plus l'emploi...

l'ascenseur et taper les collègues avec la pelle, dans l'ascenseur, pour essayer de les coincer là... C'est à ce moment-là que je me suis réveillé. »

Ces mots ouvrent le film, accompagnés sur l'écran d'un ciel brumeux laissant apparaître subrepticement une moitié de lune. Un train traverse l'écran, pour laisser la place au décor à l'arrière des voies : les fenêtres d'un grand immeuble de bureaux. Il fait nuit, mais certaines d'entre-elles sont allumées. On y voit quelqu'un nettoyer les locaux, avant l'arrivée des travailleurs de la journée. Durant une heure, des récits de rêves au travail nous sont proposés, contextualisés ensuite par le rêveur. Le plus souvent la voix seule, en « off », nous raconte le contenu nocturne, accompagnée d'images poé-

Extrait du film

« *Mon rêve commençait ici sur cette chaise. Et ça commençait par un très grand CLAC, un craquement. Et ce craquement correspondait à l'ouverture de ma calotte crânienne. Il y avait tout un pan d'os de mon crâne qui se soulevait, ensuite il y avait toute une série de petites chaises qui s'installaient autour de l'ouverture béante de mon crâne. Et sur les petites chaises s'installaient toute une série de petits personnages, très petits, avec la particularité qu'ils avaient en main des cuillers extrêmement longues, qui faisaient cinq à dix fois la hauteur du personnage, très longues et très fines... Et donc les gens plongeaient dans mon crâne et se nourrissaient de moi. »*

tiques favorisant l'écoute. On en ressort songeur... mais surtout effrayé ! La pensée commune place souvent, encore et toujours, le travail au centre de l'identité d'une personne... Le film nous montre plutôt la présence centrale des nouvelles mesures de management, de la pression sur les travailleurs, des cadences inhumaines, de la peur... et de leurs conséquences. Ces réalités professionnelles, empreintes de souff-

ont réalisé des choses allant à contre-courant. Dans son ouvrage, il met en évidence ces fragments de résistance dans leur époque ; parmi eux apparaît une page sur Charlotte Beradt, où il présente son travail de recueil des rêves de centaines d'individus en Allemagne, entre 1933 et 1939.

Je lis alors « *Rêver sous le troisième Reich* » et là, je prends une véritable claque ! Charlotte Beradt a collecté plus de 300 rêves en six ans, parmi ↗



« *Rêver sous le capitalisme* », de Sophie Bruneau. Belgique - France, 2017, 60' HD, 16 : 9, VO FR.

Sur leur lieu d'activité, à leur domicile privé ou dans un espace public, une dizaine de personnes racontent puis interprètent leurs rêves de travail. Ces âmes que l'on malmène décrivent, de façon poétique, drôle et imagée, leur souffrance

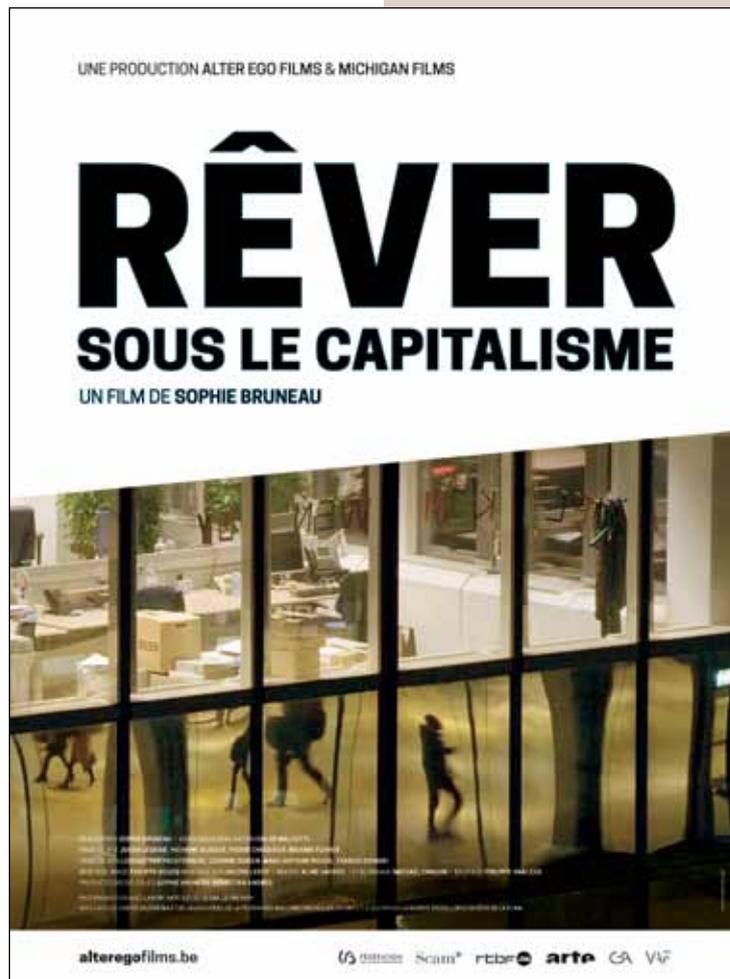
Il y a une espèce de « maison des rêves », une communauté onirique.

france diurne, colonisent l'espace et le temps nocturnes.

Afin d'en savoir plus sur ce film et son processus de réalisation, nous proposons une rencontre avec Sophie Bruneau.

Ensemble ! : Pouvez-vous nous raconter la genèse de ce film ?

Sophie Bruneau : Avant tout, il me faut citer le livre de Georges Didi-Huberman, « *La survivance des lucioles* » (3). Les lucioles font référence à un texte très noir de Pasolini, où il évoque la disparition de la culture populaire, par l'image de la mort des lucioles. Didi-Huberman revient sur ce texte en affirmant que même dans le mouvement de la chute, des choses se mettent à exister, qui parfois sont de l'ordre de l'extraordinaire. La chute n'est pas la fin, et dans tous les contextes des individus



L'affiche résume le film par une façade d'un immeuble de bureaux, l'une montrant la rue à l'extérieur et l'autre l'intérieur du lieu de travail. Une métaphore du corps, soumis au travail la journée, dont les effets se font sentir la nuit, dans les rêves des travailleurs.

Extrait du film

« En fait, c'était merveilleux au boulot, vraiment. Et il y a eu une intensification, vers 2011-2012 et je me suis mise à rêver boulot depuis cette période-là. Et maintenant comme je suis quasi en surmenage c'est très intense. J'ai des gens formidables, j'ai 62 personnes que je coordonne. Ceux qui sont en burn-out et en surcharge ce sont les gens du terrain. Parce qu'avec tout ce qu'il se passe, avec les expulsions du chômage il y a beaucoup de gens qui doivent être vus, c'est difficile de faire la part des choses, là aussi ils reçoivent la lourdeur de leur histoire. Et on leur demande des choses qui leur semblent abscones... Je me suis déjà fâchée en disant qu'on veut réinsérer des gens, enfin on veut nous obliger à réinsérer à tout crin des gens dans un monde du travail alors qu'il n'y a plus de travail... »

subjective au travail. Peu à peu, les rêveurs et leurs rêves politiques font le portrait d'un monde dominé par le capitalisme néolibéral.

Le film, sélectionné au « Festival Cinéma du Réel » à Paris fin mars, a également été projeté à Bruxelles lors du festival Millenium, le 28 mars. Une sortie en salle est prévue en Belgique pour le mois de septembre 2018. Pour plus d'informations sur les diffusions, consulter le site des productions « Alter Ego Films » : www.alteregofilms.be

Extrait du film

« C'est impossible à tenir, moi je ne peux plus tenir cette... Cette urgence constante rend fou. Moi elle m'a rendu folle. Quand je suis à la maison et que je ne dois pas aller travailler, je fonctionne tout le temps... Je fonctionne. Ça me vient de l'intérieur et j'ai un peu cette... Comment dire ? Cette déformation du bureau qui fait qu'en permanence je suis dans le retard, je suis toujours débordée par le volume que je ne parviens pas à faire... A la maison je ressens ça aussi. Je vais vous faire rire, mais si je dois changer l'eau de mes poules, je cours pour le faire... »

Extrait du film

« Quand la société a été reprise, la première mesure a été de supprimer des choses... On recevait une prime, ha ben il n'y en a plus. (...) je trouvais ça intéressant d'être repris par une multinationale, avec maintenant derrière cette société une force financière quand même colossale, et de savoir que ces sociétés-là, les premières mesures qu'elles mettent en place c'est de retirer une cacahuète, quoi. Une deuxième mesure, il y a le souper annuel, ha ben on ne va pas le faire... (...) La société s'étonne alors qu'on se dise bonjour, comme on le fait. Ha tiens, nous on ne le fait pas, c'est amusant, vous pouvez continuer mais... »

Le rêve comme matériau dit à quel point nous sommes malmenés.

⇒ des gens très divers, des connaissances directes ou encore le laitier, le coiffeur, etc... Elle s'intéresse essentiellement aux rêves exposant un régime nazi en train de se mettre en place, qui gangrène progressivement l'espace, non seulement de la ville, mais aussi les espaces privés et donc jusqu'à la nuit. Dans les travaux d'Hannah Arendt, c'est à ce moment que la domination devient totale, quand en plus d'occuper l'espace public, la soumission occupe également pleinement l'espace privé.

Pourquoi ensuite décider de vous pencher sur les rêves de nos contemporains?

Dans son ouvrage, elle réhabilite le rêve comme matériau anthropologique. Subitement, je me rends compte de l'importance de ce matériau pour la compréhension du monde, des rapports entre les gens et de leurs manières de vivre. Comme le dit Beradt dans son avant-propos, je décide de m'intéresser à ce qui est commun, aux récurrences, et donc à ce qui appartient à l'ordre collectif. Bien entendu tous les rêves sont sin-

guliers, originaux et appartiennent à chacun, mais on y constate des résonances avec le contexte. Il existe une espèce de « maison des rêves », une communauté onirique. Charlotte Beradt la présente comme une « onirothèque », révélatrice de signification sociale.

J'opère alors un double déplacement, vers notre époque contemporaine, et vers le monde du travail. Très vite, je suis persuadée que l'on peut faire l'expérience subjective du capitalisme et de ce qu'il fait dans nos vies. Le rêve comme matériau dit à quel point nous sommes malmenés. Car, précisément, ça va jusque là. On ramène la souffrance du travail jusque sous la couette et il n'y a plus de répit, la domination est totale. C'est le jour et la nuit, dans le conscient et l'inconscient.

Extrait du film

« Si je devais relier ça à l'ambiance du boulot... Effectivement, il y a une espèce de torpeur, parfois il y a des crispations de la direction, qui sont totalement dénuées d'intérêt. Puis il y a une espèce d'ambiance diffuse... de malaise. C'est quelque chose... une espèce de fin de règne, comme ça. Parfois on rit entre nous, d'ailleurs, en se disant au revoir, on dit : peut-être... Peut-être à demain. Ou le matin on se voit, on se dit tiens, on est combien aujourd'hui ? Parce que parfois on rentre dans les bureaux t'as l'impression... Il y a une ambiance un peu sinistre. (...) On se croirait un dimanche, là où il devrait y avoir une dynamique, de la vie... »



Aussi, peut-être est-il intéressant de revenir à la pensée grecque et ne pas dire « j'ai fait un rêve », mais plutôt « j'ai vu un rêve ». Le rêve détient ce côté porteur de message, au point que les Grecs se rendaient dans l'espace public pour les raconter, en estimant devoir en tenir compte pour organiser la vie en commun. Pour de nombreuses personnes les rêves ont valeur de message, ils servent de déclic pour révéler une réalité, occultée inconsciemment. En souffrance, on prend sur soi, mais le corps peut



« Sous la pluie, des individus sortent de la gare et se rendent au travail, pour y vivre parfois des moments très difficiles. Pour accompagner les récits en voix off, Sophie Bruneau crée des images susceptibles d'accompagner au mieux la parole, en encourageant l'écoute. »

Extrait du film

« En ayant travaillé plutôt avec des petites équipes où l'objectif était clair du pourquoi du comment on faisait ce qu'on faisait, dans l'associatif, quand j'ai quitté ce monde-là pour intégrer l'administration, j'ai des amis qui m'ont dit : « Quand on vend son âme au diable il faut pouvoir en négocier le prix »... Houlaaa. Puis un autre ami psychanalyste qui m'a dit : Dans une administration comme ça tu dois au moins avoir une fenêtre, ne perds pas le contact avec le ciel ». Et c'est vrai qu'il y a tout un code par rapport à la fenêtre dans une administration : universitaire une fenêtre, chef de service deux fenêtres, directeur trois fenêtres, etc... »

lâcher : avant de craquer, parmi les signes avant-coureurs, nous trouvons les rêves.

Pour moi qui suis cinéaste documentariste, « cinéaste du réel », je me confronte alors à un matériau on ne peut plus fictionnel : des fictions de l'inconscient ! Elles vont plus loin, en quelque sorte, que les fictions du conscient.

Pourquoi se pencher sur la souffrance au travail ?

Globalement, la thématique du travail -plus précisément associée à la santé- fait partie de mes préoccupations depuis une quinzaine d'années. J'ai consacré un précédent film aux questions de souffrance professionnelle, intitulé *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*, sorti en 2005. Dans ce documentaire, un huis clos, nous faisons parler des personnes en arrêt maladie, au départ de trois lieux de consultations spécifiquement tournées vers la souffrance au travail, tenues par des

médecins, également inspecteurs du travail. (4)

Nous y illustrons en quelque sorte le propos d'un ouvrage du psychiatre Christophe Dejours, intitulé *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*. (5) Sans y affirmer que l'on vit dans une société nazie, Dejours met cependant en évidence des processus semblables entre la période nazie et le capitalisme actuel, avec au cœur de la réflexion la peur, qui annihile la faculté de penser et entraîne des rapports de soumission et d'obéissance. Il y fait clairement le lien entre les nouvelles formes d'organisation du travail -comme on les appelait à l'époque- et les souffrances individuelles. Il ne s'agit pas de psychologisation, comme on l'avait fait avec le harcèlement quelques années auparavant, mais de mettre vraiment en lumière le rapport de cause à effet, de donner un cadre explicatif aux arrêts maladies, aux dépressions... Un lien clair apparaît alors entre l'accroissement des souffrances et les intensifications du travail, couplées

⇒ aux nouvelles formes d'évaluation. Il y avait là la démonstration du caractère induit de ces souffrances.

Avec cette idée de recueillir des rêves, je vois alors une possibilité de rejoindre cette préoccupation récurrente chez moi.

Vous a-t-il été facile de rencontrer les témoins ?

Plus on sélectionne et resserre les thématiques recherchées, plus la difficulté d'avoir accès à des témoins est grande. Je me suis d'abord mise en contact avec des médecins du secteur des maisons médicales, qui seront les premiers partenaires du projet. A l'aide d'un petit texte explicatif, ils ont posé des questions à certains de leurs patients, sur leurs rêves, et c'est par ce biais qu'en juin 2014 j'ai filmé mon premier rêve. Eux aussi sont pris dans des réalités de travail accru, et très vite j'ai ressenti le besoin d'élargir ma recherche. J'ai donc tissé ce que j'appelle une « toile de coopération », en prenant contact avec des gens tous azimuts : des syndicalistes, des psychologues, des médecins spécialisés, des généralistes... Je recueillerai au total une trentaine de rêves, dont douze apparaîtront dans le montage final.

Il y a l'envie d'un contrôle total, rendu aujourd'hui possible par l'outil informatique

Le problème principal auquel je me suis confrontée est que beaucoup voulaient bien être enregistrés, mais pas filmés. Je refuse les processus d'anonymisation où l'on place des bandeaux, des contre-jours, des voix troublées, en raison du positionnement politique du film. Mon désir est en effet de favoriser une identification du spectateur aux récits. En voyant raconter, on peut imaginer un proche ou soi-même, alors qu'avec les artifices d'anonymisation la personne ressemble plutôt à une victime, ce qui constitue un blocage à l'identification. Les gens étaient d'accord avec ce point de vue, mais la plu-

Extrait du film

« Je suis au bureau, je suis en train de traiter mes dossiers. Ce sont des dossiers d'accidents du travail. Mon rôle c'est de veiller sur la sécurité, la santé et le bien-être des travailleurs, c'est la phrase que j'utilise généralement. Et la médecine du travail me rapporte le corps d'un travailleur décédé. C'est un homme, d'une cinquantaine d'années, chauve, nu, gros, bedonnant. Déjà un peu vert et noir. Et on me le met dans les bras. Je ne suis même pas dégoûtée, quelque part ce qui me surprend un peu, parce qu'*a priori* ça devrait me dégoûter... Et en fait, ce corps il devient de plus en plus lourd, je me dit ouf, c'est quand même une masse qu'on me met dans les bras. En fait la médecine du travail me le donne car ils n'en ont plus besoin... »

part étaient pris dans des angoisses et des charges émotionnelles fortes, liées à leur souffrance. Pour ne pas abandonner le projet, je me suis donc trouvée face à une nouvelle contrainte, pour laquelle je devais me montrer inventive. Souvent, si l'on arrive à dépasser la contrainte, à faire de la nécessité une vertu, on se met à découvrir un espace d'invention inattendu. J'ai dû réfléchir à un rapport image-son, à créer des images susceptibles d'accompagner au mieux la parole, en encourageant l'écoute. Dans le montage final, il reste trois personnes filmées. J'ai hésité à laisser leur image ou à uniformiser le film avec des voix off, mais en les

vail, très exemplatifs de notre période contemporaine. Nous y assistons à une convergence vers un sentiment de phénomène concentrationnaire. C'est très flagrant lorsqu'une dame raconte son travail dans un call-center, un sentiment d'autant plus prégnant qu'on y est dans un schéma de prise de parole taylorisée : on applaudit au centième appel réussi, les personnes sont écoutées par un chef, ou susceptibles de l'être sans savoir si elles le sont réellement... Dans l'analyse du monde du travail, nous constatons la tendance à un contrôle total sur les actes des individus, un désir rendu aujourd'hui possible par l'outil informatique. Il me reste aujourd'hui comme un goût désagréable, un relent d'une autre époque, qu'on aurait pu espérer ne pas appartenir à ce monde-ci. □

préservant, ils incarnent en quelque sorte également les autres rêveurs.

Sans déflorer, un mot sur le fond des témoignages ?

Globalement, les propos sont plutôt effrayants et, en regard des ambiances régnant sur les lieux de tra-

Extrait du film

« Ce rêve me revient souvent la nuit du dimanche au lundi, qui est souvent la plus stressante. Je me retrouve dans l'équipe avec laquelle je travaillais, où je reprends ma place mais où tout d'un coup, à la fin du mois, quand je veux me faire payer, je n'existe plus. »

(1) Hannah Arendt (1906-1975) est une politologue, philosophe et journaliste allemande, naturalisée américaine. Parmi ses ouvrages les plus connus, signalons *Les origines du totalitarisme*, en 1951, et *Eichmann à Jérusalem*, en 1963, publié à la suite du procès du principal logisticien du génocide des juifs sous le III^{ème} Reich, Adolf Eichmann.

(2) Citation en exergue au premier chapitre de l'ouvrage de Charlotte Beradt, *Rêver sous le Troisième Reich. Genèse du livre*, Petite Bibliothèque Payot, édition 2014, p. 45.

(3) *La survivance des lucioles*, Georges Didi-Huberman, Les éditions de Minuit, Collection Paradoxe, 2009, 144 p.

(4) *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*, coréalisé avec Marc-Antoine Roudil.

(5) *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Christophe Dejours, Seuil, Documents l'histoire immédiate, 1998, 208 p.